

XYZ. La revue de la nouvelle

Giboulées d'étoiles

Emmanuel Bouchard



Numéro 85, printemps 2006

Listes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2006). *Giboulées d'étoiles*. XYZ. La revue de la nouvelle, (85), 33–37.

*Giboulées d'étoiles*¹ Emmanuel Bouchard

À Lise

C'ÉTAIT UN RÉFLEXE : elle passait le tourniquet et, près de la « caisse express », s'approchait des chariots qu'elle fouillait vivement des yeux, dans l'espoir d'y trouver quelques vieux papiers abandonnés. Trois fois sur cinq, elle en trouvait, froissés, à moitié déchirés, raturés, intacts ou grossièrement barbouillés. Elle s'en saisissait rapidement, comme une voleuse, les enfouissait dans sa poche, sortait le sien de son manteau et disparaissait dans les allées du supermarché.

Une sorte de plaisir malin qu'elle prenait à posséder et à déchiffrer ces morceaux d'inconnus ; la sensation d'accéder à ce qu'elle aurait dû ignorer. Une fois chez elle, Mariette les déposait sur la table de cuisine, ces listes d'épicerie désuètes, écrites pour ne servir qu'une fois, et les lisait aussi souvent qu'il était nécessaire pour s'en figurer les auteurs. Au début, rien de particulier ; bientôt, des signes distinctifs, apparaissant de plus en plus clairs à son esprit d'enquêteur, des indices qui ne mentent pas. Une manière de graphologue qu'elle devenait lorsqu'elle se livrait à ce petit jeu solitaire en écoutant la musique de Keith Jarrett.

Puis il y eut le papier mystérieux qu'elle trouva un jour de novembre, laissé comme au hasard dans le comptoir des fromages où elle s'arrêtait toujours plus longtemps qu'ailleurs. Elle le confondit d'abord avec l'emballage d'un cheddar, mais recula aussitôt, traçant en sens inverse le mouvement qu'elle venait d'amorcer vers le feta en saumure. Le papier glissa vers le fond de l'étalage, vraisemblablement animé d'une intention malicieuse, et Mariette tira mauvais augure de la difficulté qu'elle eut à le récupérer, ayant l'habitude de voir dans le moindre événement des signes de la fortune, bonne ou mauvaise ; elle le laissa

1. Gaston Miron, « La marche à l'amour ». Les passages en italique sont tirés de ce poème.

tomber dans son chariot, entre le chou et les pommes, le café et la farine, les lentilles et les œufs, l'abandonnant au sort de sa petite tournée.

Dans la file qui menait à la caisse, elle passa le temps en feuilletant une revue culinaire. Lorsque son tour arriva, elle déposa un à un les articles sur le tapis roulant. Le papier s'était collé au sac humide qui contenait la laitue. Elle le prit en vitesse et le plongea dans la poche de son manteau. « Bonjour mademoiselle Mariette ! Vous vous portez bien ? » lui lança le jeune caissier, enthousiaste.

•

D'abord, il avait de mystérieux sa couleur et sa texture, jaune et nervurée, celles d'un papier de qualité ; puis, sa forme étoilée, laissant échapper de tous côtés de longues pointes finement découpées ; enfin, et surtout, ces mots, adroitement tracés à la plume, d'un noir qui tranchait avec la sobriété du papier : *visage enneigé de hasards et de fruits, yeux de paille et d'or, regard entretenu de sources cachées...* et d'autres encore, disposés un peu partout, au cœur et aux branches de l'étoile.

Il n'avait rien des listes mal écrites et remplies de fautes qu'elle cueillait généralement au fond des chariots, pas plus que de celles que soignaient les perfectionnistes et dont tous les articles étaient cochés ou proprement raturés. Spontanément, Mariette pensa avoir affaire à quelque original ou à quelque poète voyant la vie en rêves, ce qui l'entraîna dès lors dans une furieuse entreprise de décodage. Elle poussait son chariot, la tête levée à gauche et à droite, cherchant dans les gondoles ce que pouvaient être *l'eau bleue des fenêtres*, *le feu de mes soifs* et les *petites apocalypses*. Elle imagina bien quelques réponses valables, mais butait trop souvent sur les mots dont les cabrioles demeuraient énigmatiques ; aussi abandonna-t-elle l'idée ou, pas tout à fait, puisqu'elle conclut que le papier avait dû être égaré : il n'avait manifestement pas la fonction de ceux auxquels elle était accoutumée.

Elle continua de s'interroger, les jours suivant cette trouvaille, relisant vingt fois par jour la liste singulière qu'elle épingla au babillard de la cuisine, entre deux photos et un horaire d'autobus. Et l'étoile décochait ses flèches, chaque fois que la jeune fille la croisait des yeux : *les chevaux de bois de tes rires, tes mains de ciel de soie, tu es ma danse carrée des quatre coins d'horizon...* À l'épicerie, elle s'arrêtait toujours plus longtemps au comptoir des fromages, comme si elle devait à cet endroit trouver réponses à ses questions. Un jour de décembre qu'elle passait le tourniquet, elle aperçut deux commis occupés à suspendre au plafond une longue guirlande de Noël. Le fil, qui traversait l'épicerie dans toute sa largeur, retenait des babioles fabriquées par les enfants du quartier, sapins et figurines, couronnes et rubans, boules et traîneaux. Distraite, elle s'arrêta un moment pour observer l'ouvrage, reprit contenance et continua d'avancer.

Elle avait douze articles à sa liste ce jour-là, essentiellement des produits difficiles à trouver dans ce supermarché, mais qu'elle avait quand même inscrits avec l'espoir que le mois de décembre fût plus prodigue que les précédents. C'était le temps des fêtes, après tout. Mariette fit sa tournée en jetant de temps à autre un œil aux figurines attachées le long du fil : une fée de papier mâché brandissant sa baguette vers le comptoir des viandes, un renne en pleine course appuyant la patte arrière sur les boîtes de conserve d'une tablette surélevée, une couronne de verdure suspendue au-dessus d'un étalage d'oignons... Mariette souriait timidement chaque fois que, là où elle aurait dû apercevoir ce qu'elle cherchait, dans le secteur du riz et des pâtes ou au comptoir à moitié vide des poissons et fruits de mer, elle trouvait, en remplacement du produit inscrit à sa liste, quelque farfelu bricolage qui soulageait sa déception. Et elle continuait sa route, son chariot vide devant, amusée par ces œuvres naïves. Au bout d'une allée, la dernière du parcours, la guirlande laissait pendre un berger et quelques morceaux d'ouate comme troupeau ; Mariette passa dessous.

Sa mauvaise récolte la mena à la « caisse express » où l'on acceptait un maximum de six articles. Elle prit place dans la file,

les yeux courant toujours sur le fil. Absorbée par ce qu'elle y trouvait, elle oubliait d'avancer, faisant rager un client impatient qui la suivait d'assez près pour qu'à la fin elle sentît son haleine et qu'elle reprît contact avec le vide qui la devançait. « Fffffff ! » faisait le gros homme au souffle court pour marquer son mécontentement. Mariette baissait les yeux, à la fois gênée de l'embêter et incapable de détacher son regard d'une crèche africaine postée près du présentoir à revues.

C'est au moment où son tour arriva qu'elle aperçut l'étoile, juste au-dessus de la caisse : un assemblage de carton et de cure-pipes jaunes retenu par des fils étincelants qui imitaient le mouvement de l'astre. De longues pointes pendaient vers le bas comme autant d'épées de Damoclès, menaçant de leur chute le caissier et la caissière qui allaient et venaient entre leur poste, le comptoir à cigarettes et la valideuse de billets de loterie. « Drôle d'étoile protectrice ! » songea Mariette.

Elle n'eut pas fini de prononcer mentalement le dernier mot qu'elle songea à ceux de la liste : *Tu as les yeux pers des champs de rosée, mon courage est un sapin toujours vert et j'ai du chiendent d'achigan plein l'âme*. Le sac de moules, la confiture de bleuets, les *fajitas* et les artichauts avancèrent d'un coup jusqu'au lecteur optique, et le jeune caissier s'occupa lui-même de les emballer, dédaignant en rigolade les bons services de l'emballleur qui attendait au bout du comptoir, un sac vide à la main. « Ah ! mademoiselle Mariette ! Content de vous voir ! » dit-il presque en chantant, les yeux brillants. Mariette répondit d'abord par un sourire, puis par une formule de convenance : « Belle journée, n'est-ce pas ? » Elle paya, ramassa le sac que lui remit poliment le caissier et sortit. « À bientôt, mademoiselle Mariette ! » ajouta le jeune homme.

Dehors tombait la première neige de l'hiver, discrète, encore mal adaptée au paysage. La ville étincelait ; la plupart des marchands avaient déjà installé leurs décorations lumineuses multicolores pour attirer les clients ou pour être dans le coup. Une atmosphère de début de saison, le sentiment partout palpable d'une histoire qui commence. Mariette marchait sur le trottoir

étroit de sa petite rue, ses bras comme des pendules qui balançaient exagérément le faible poids qu'ils portaient.

Elle ouvrit la porte de l'appartement et son cœur se serra un peu lorsqu'elle reconnut la musique de Keith Jarrett que le lecteur de disques compacts avait sélectionnée pour elle. Elle posa son manteau sur la patère, le sac sur la table, puis versa dans le verre abandonné sur le comptoir le reste de la bouteille de bordeaux entamée une heure plus tôt. Elle s'assit au salon, à l'aise, réchauffée par la musique et le vin.

Après un moment, elle songea aux moules qu'il fallait mettre au frigo. Elle vida le sac et, alors qu'elle s'apprêtait à le ranger dans l'armoire, elle aperçut au fond un papier qu'elle prit d'abord pour un ticket de caisse. Elle le sortit, le retourna dans tous les sens et, un peu surprise, le posa sur la table du salon. Intriguée, elle courut au babillard prendre l'étoile jaune qu'elle superposa au papier vierge : même taille, même forme, que le silence qui les séparait. *Je finirai bien par te rencontrer quelque part bon Dieu ! fille dont le visage est ma route aux réverbères, je jetterai dans ton corps le vent de mon sang.*

Mariette augmenta le volume du *Köln Concert* jusqu'à ce que les dégringolades et les obsessions de son pianiste favori eussent bien tissé l'enclos dont elle aimait se sentir prisonnière. Elle s'allongea sur le divan et, armée d'un crayon vert, commença à tracer, dans tous les sens, au recto et au verso de l'étoile vierge, les tendres échos aux poèmes dont elle était la seule énigme : *les deux mains dans les furies dans les féeries, des voix murmurent le récit de ton domaine, je veux te faire aimer la vie notre vie.*